L'ENTOMOLOGISTE

(Directeur : Renaud PAULIAN)

Rédacteur en Chef : Pierre BOURGIN

Tome XII N° 1 1956

Difficultés de nomenclature chez les Aranéides
XIII - Dysdera crocota ou crocata

par Pierre BONNET

Cette espèce a été décrite et nommée pour la première fois, en 1839, par C. L. KOCH dans son important ouvrage « Die Arachniden ». A la page 81, elle est appelée *crocota,* mais à la table des matières son nom est écrit *crocata.*

Aussi, depuis sa création, cette Araignée est-elle nommée des deux façons : j'ai relevé 172 citations avec le premier terme et 131 avec le second. Si certains aranéologistes (SIMON pour *crocata,* BRISTOWE pour *crocota*) ont maintenu chacun leur point de vue avec une constance admirable, le plus grand nombre des auteurs ont utilisé tantôt l'un des termes, tantôt l'autre, ne sachant jamais quel était celui qu'il valait mieux employer.

Tout d'abord, remarquons que les deux termes sont latins, corrects et parfaitement valables l'un et l'autre : *crocatus, a, um* est un adjectif qui signifie « de couleur de safran », *crocota, æ* est un substantif féminin qui sert à désigner « une robe de couleur de safran ». Si les deux termes sont valables et s'appliquent parfaitement à la couleur de l'Araignée, il n'y a pas de doute pourtant que *crocata,* comme adjectif, est préférable à *crocota* utilisé comme substantif en apposition. Reconnaissons aussi que, du point de vue euphonique, *crocata* a une meilleure consonance que *crocota.*

D'autre part, si C. L. KOCH a bien nommé cette espèce *crocota* (à la page 81) quand il l'a décrite comme nouvelle, à la table des matières du même ouvrage, il écrit *crocata,* ce qui laisse supposer qu'il y a un *lapsus calami* quelque part. Mais comme, en 1851, dans son « Uebersicht des Arachnidensystems », notre auteur nomme cette Araignée à nouveau *crocata,* on est en droit d'admettre que c'est ce dernier terme qu'il a eu l'intention de donner. A mon avis cette nouvelle citation, par son auteur, l'emporte sur cette sorte de priorité que constitue-

rait la première graphie de la page 81 et c'est elle que l'on doit considérer comme un *lapsus calami*. C'est par suite d'un hasard que cette coquille typographique s'est traduite par un mot correct et valable.

En conclusion, puisque l'un et l'autre vocables sont à peu près également utilisés et qu'il nous faut d'autre part arriver à n'avoir qu'un seul terme valable, il me paraît logique et raisonnable d'adopter *crocata*, qui est certainement le mot que C. L. KOCH a voulu utiliser. Cela est d'ailleurs en accord avec l'article 19 des *Règles* qui nous dit « que l'orthographe originelle d'un nom doit être conservée, à moins qu'il ne soit évident que ce nom renferme une faute de transcription, d'orthographe ou d'impression » ; or, ici, il est évident que *crocota* est une faute d'impression.

Il serait souhaitable que les partisans de *crocota* admettent mes explications et se rendent à cette décision.

La migration des Criquets et les influences solaires

par Louis CAILLAUD (1)

Si l'homme était capable de régenter les lois de la nature, si sa force et son intelligence avaient la possibilité de commander aux effets agissants des « radiations solaires », pourrait-il alors éviter bien des choses dans sa propre vie ?

En effet, si l'astre du jour noie la terre de son rayonnement électromagnétique indispensable à la vie de notre planète, les influences solaires peuvent parfois engendrer les plus grands cataclysmes. Nous pouvons constater actuellement que le soleil est à la base de la Biologie et que sans lui toute vie disparaîtrait de notre maison errante qu'est la Terre.

Des théories nouvelles fort séduisantes se font jour, sur les influences solaires et la météorologie, appelées « Héliométéorologie » ; les tremblements de terre, les raz-de-marée, les épidémies, les grands troubles sociaux et même certaines catastrophes, auraient une relation directe avec ces influences solaires. Donc si nous constatons que la Biologie est influencée dans son comportement par « l'électro-magnétisme solaire », nous pourrions dans ces conditions nous pencher avec intérêt sur

(1) Membre de la Société des Etudes Scientifiques d'Angers.

quelques manifestations fort curieuses et troublantes, dans la vie de certains insectes. C'est ainsi que les migrations *massives* des Criquets seraient déclanchées par l'influence des rayonnements de taches solaires, appelées par les héliométéorologistes « *Radiations A* ».

Dans la famille des Orthoptères se trouvent de redoutables ennemis de l'Agriculture : les Sauterelles ou « Locustides » et les Criquets ou « Acridiens ». Parmi les différentes espèces de Criquets, nous trouvons le criquet marocain et le criquet pèlerin ; ajoutons aussi le criquet italien, qui s'est montré en grand nombre dans les Charentes en 1901-1902 : ces deux années se trouvaient dans une période de maximum solaire, donc grandes activités des « *Radiations A* ».

Le *Locusta migratoria* est l'un des plus grands migrateurs ; ces insectes se forment en nuées massives dans la boucle du Niger et remontent vers le Nord, traversant le désert saharien, pour venir échouer sur les bords de la Méditerranée ; seuls quelques rescapés de la grande colonne réussissent à passer le désert de la mer. C'est ainsi que nous retrouvons actuellement notre *Locusta migratoria* dans le S-W de la France. Quelles forces mystérieuses poussent ces insectes? Causes physiologiques et psychiques peuvent s'additionner ensemble ; on pourrait se demander si les acridiens n'obéissent pas, consciemment ou non, à des influences émanant d'individus de leur espèce, sorte de chefs, munis d'un pouvoir communicatif supérieur. Il semble bien que toutes ces hypothèses ne peuvent nous satisfaire complètement.

Pourquoi ces criquets ne seraient-ils pas influencés par des causes extra-terrestres, telles que les effets de l'ionisation de l'atmosphère, produite par la manifestation des taches solaires?

Nous constatons des phénomènes de relation entre certaines radiations et les manifestations dynamiques des acridiens ; les facteurs météorologiques influent sur le comportement de ces Orthoptères. Le développement exceptionnel de *Locusta migrataria* depuis quelques années dans le Sud-Ouest, confirme que les conditions météorologiques constituent des agents ayant une influence sur les invasions.

Parmi les facteurs météorologiques, il faut aussi compter ceux qui peuvent modifier l'invasion d'une façon sensible et efficace. Tels sont : la température, la nébulosité du ciel, la pluie, l'agitation de l'air. C'est ainsi que la Station Agronomique du Sud-Ouest a constaté l'existence d'un seuil (+ 21° C) au-dessous duquel on ne constate pas de vol de Criquets. La nébulosité et la pluie sont des agents atmosphériques qui abaissent d'une façon sensible la température, et empêchent généralement les départs massifs.

Une grande agitation de l'air peut être un contre-temps, mais n'ou-

blions pas que les vents, particulièrement ceux du Sud-Ouest, sont des vents porteurs qui facilitent considérablement les vols et allongent économiquement le voyage aérien.

Si l'invasion progressait par bonds successifs, l'étude des caractères météorologiques de chaque progression simple nous mènerait au déplacement global des individus. Or, depuis l'origine des soudaines migrations de l'année 1943, les criquets se sont continuellement portés au Nord de leurs positions primitives, sens très différent des déplacements dûs aux seuls effets du vent dominant dans ces régions. En dehors des effets des vents agissants, cette tendance des déplacements des criquets au Nord de leurs emplacements primitifs est-elle due à un concours de circonstances de pur hasard ? ou alors doit-on s'attendre à la voir se manifester à nouveau et, dans ce cas, peut-on extrapoler les effets à prévoir d'après les caractères présents de cette invasion ?

Afin de démontrer la cause, la science héliométéorologique se propose d'aborder ce problème en se basant sur l'activité solaire. D'après les observations, les vols massifs de sauterelles suivent les époques de « *Radiations A* ». On ne constate de « *Radiations A* » que lorsqu'une tache solaire, possédant une pénombre appréciable, contourne le bord Est du soleil, *entre zéro et six heures locales*. Cette tache déclanche les perturbations suivantes :

a) Les températures augmentent brusquement par rapport à celles de la veille.

b) La pression accuse, de 6 à 19 heures, une chute au moins égale à 3,5 mm.

c) la nébulosité augmente, la convection est activée, les nuages à développement vertical dominent.

d) les vents tournent au Sud.

e) le degré hygrométrique, en été, accuse 2 maxima : l'un au lever du soleil, l'autre plus tard (orage).

f) des tremblements de terre sont quelquefois enregistrés, le long des grandes failles terrestres notamment.

Pendant l'époque des migrations possibles, mai-septembre, retenons que la température dépasse le seuil des vols (21°) et que le vent, s'orientant vers le Sud, peut ainsi transporter des masses d'air chaud à la plus grande portance vers le Nord. Rappelons que les criquets volant en été, il faut systématiquement rechercher les dates de « *Radiations A* » entre mai et septembre, afin d'étudier particulièrement le vent d'été.

Parmi tous ces effets, deux principalement doivent retenir notre attention : le développement de masses nuageuses, telles que « *Cumulus congestus* », qui produit de fortes ascendances dynamiques, et les vents,

fortes masses d'air chaud qui remontent vers le Nord. Notre criquet, comme le ferait un planeur, se laisse transporter par les vents et les cheminées d'ascendances, ce qui allonge énormément la trajectoire de son vol.

Comme si l'action thermodynamique était un appel capté par les acridiens, ceux-ci prennent leur vol en formation massive et l'invasion commence. On a constaté que les criquets retardaient leur ponte, pour suivre l'appel mystérieux.

C'est ainsi qu'en 1944-1945, les vols de criquets suivirent immédiatement les dates de « *Radiations A* » ; et il y eut grand émoi le 1[er] août 1946, lorsque l'Observatoire héliométéorologique NODON-PESSAC (Gironde), annonçait aux agronomes : Prévoir des vols massifs le 3 août. La cause cosmique s'appelait « *radiation A* ». Or les 3 et 4 août 1946, des vols massifs de criquets, partis des régions du Sud, envahirent la région de Bordeaux par millions. Ce qui alerta immédiatement M. CHABAUSSOU, alors directeur de la Station agronomique. Au début du mois de juin 1947 une forte colonne, partie des régions bordelaises, envahit les Charentes et pousse une pointe aux portes d'Angoulême ; l'invasion coïncide avec « *radiation A* » sur le soleil. A cette époque je me trouvais à 27 kilomètres de cette ville, les journaux parlaient de l'invasion des sauterelles et la radiation nous apporta dans la région un très violent orage.

Nous sommes obligés de convenir, d'après la concordance des faits, que le processus de la « *radiation A* », guide et provoque les vols de criquets et que les criquets, tout comme les abeilles, ont leur limite inférieure de température interdisant leurs déplacements aériens.

Marcel ROLAND parle des Doryphores qui, à l'époque des grandes invasions, grimpent sur des hauteurs et attendent certains vents qui leur sont favorables. L'invasion subite de certaines régions par ces insectes dépend peut-être elle aussi de notre fameuse « *Radiation A* ». Nous avons été souvent les témoins d'invasions de papillons, de chenilles, ou même d'éclosions massives. Les spécialistes se sont penchés sur ces problèmes, essayant de trouver la cauue de ces manifestations.

Nous pourrions nous demander si l'activité solaire à certaines périodes n'a pas son mot à dire? Quelle autre cause donner à cet appel mystérieux qui met en mouvement des milliers d'insectes que ce soit : Criquets, Papillons, ou Doryphores?

La « *radiation A* », que le soleil dispense très parcimonieusement, au grand maximum de trois fois par mois, détermine entre les mois de mai et septembre, époque de dispersion des Acridiens, ce seuil de température toujours au moins égal à 21 ° C.

L'étude des taches solaires permet en définitive de mesurer les déplacements progressifs des invasions partant de 1944, de trouver pourquoi les grandes invasions, en d'autres régions du globe, s'étendirent à partir d'un minimum d'activité solaire, et également de prévoir et de donner une explication de l'évolution de la gent orthoptère vers ses destins.

Les brûlés des Landes, quelles que soient leurs causes, ont réalisé les conditions propices pour la transformation du criquet grégaire en individu migrateur. Retenons surtout l'influence des courants aériens sur la progression d'ensemble de ces migrateurs. En conclusion, la « *radiation A* », par sa nature électro-magnétique, peut synchroniser l'envol d'une multitude d'individus. C'est probablement un élément déclancheur du déterminisme de l'insecte, déduction faite de plusieurs bonnes coïncidences, et notre radiation semble faite exprès pour faire voler les criquets en famille, et les transporter économiquement vers le Nord de leur base.

Par contre, la répétition de cette radiation provoque l'anéantissement de la colonne, par la dispersion des individus.

Pendant quelques années j'ai dû abandonner ces intéressantes études ; je suis décidé à reprendre ce travail ; aussi je fais appel à vous tous, chers collègues.

Vous pouvez me venir en aide, en me faisant parvenir tous vos renseignements sur des phénomènes de migrations d'insectes dont vous pourriez être les témoins. Etant attaché à la section héliométéorologique de la S.A.C. d'Angers, il me sera facile de rechercher, d'après les observations solaires faites, l'activité du soleil correspondant aux périodes de migrations, invasions ou éclosions massives d'insectes. Nous pourrons ainsi collaborer à des recherches fort intéressantes et, de mon côté, je vous ferai part du résultat des recherches en passant par notre sympathique Revue.

D'avance, merci !

18 r. Parcheminerie - Angers.

Longicornes capturés à la Sainte-Baume Notes biologiques sur Rhopalopus insubricus [Col. Cerambycidae]

par G. THEBAULT

Dans le n° 1-2 de *l'Entomologiste*, Tome IX, 1953, pages 31-32, j'ai publié une liste de Longicornes recueillis à la Sainte-Baume en 1950, 1951 et 1952 au cours de la période 20 mai - 30 juin. Je puis ajouter à cette liste quelques captures supplémentaires effectuées en 1953 du 29 juin au 12 juillet, en 1954 du 28 juin au 11 juillet et en 1955 du 3 au 16 juillet :

Leptura erythroptera Hagenb. (53-54-55).
Vesperus strepens F. (55).
Criocephalus polonicus Moltsch. (54).
Hylotrypes bajulus L. (54).
Echinocerus floralis Pall. (53-54-55).
Clytanthus ruficornis Ol. (55).
Cerambyx cerdo L. (53-54-55).
Cerambyx miles Bon. (53-55).
Parmena pubescens var. *Solieri* Muls. (54-55 : larves, nymphes et imagos - tiges sèches *Euphorbia characias*).
Pogonochaerus Perroudi Muls. (54).
Albana M-griseum Muls. (55).
Saperda populnea L. (53).

Je ne crois pas devoir citer une seconde fois les espèces déjà signalées en juin et reprises en juillet, mais il me semble cependant intéressant d'indiquer les conditions dans lesquelles j'ai capturé l'une de celles-ci : *Rhopalopus insubricus* Germ. recueilli chaque année sauf en 1951.

A. SIMON a fait paraître récemment (*Ann. Sté Entom. de France*, Vol. 123, 1954, pp. 35-42) une fort belle étude sur l'éthologie de cette espèce et l'on remarquera combien les observations qu'il a faites en Vallouise se rapprochent de celles que l'on peut effectuer à la Sainte-Baume.

C'est en 1950 que je pris ce Cérambycide pour la première fois, en un exemplaire. Le 27 juin à 9 heures (H. S.), par beau temps, j'en trouvai une femelle recroquevillée et engourdie sur une fleur desséchée

d'Alisier torminal (*Sorbus aria* L.) en bordure du sentier qui relie la grotte de Ste Marie-Madeleine à la grotte aux œufs (alt. 900 m. env.).

Etant donné la situation de cet Alisier, au centre d'un secteur ombragé le matin mais bien ensoleillé en fin de journée, je fus amené à supposer que l'insecte s'y était posé la veille, y avait été surpris par la fraîcheur du soir et n'avait eu, par conséquent, aucune activité pendant la nuit. Ignorant tout de ses mœurs, cette constatation me les fit présumer diurnes. Rien cependant ne pouvait me permettre encore de conjecturer les séries à venir et deux années complètes devaient s'écouler avant que je ne me trouve sérieusement sur la piste du *Rhopalopus*.

En effet, ce n'est qu'en 1952, sur le versant sud du massif, le 17 juin, que mon attention fut tout d'abord attirée par la présence de nombreux Coléoptères sur les fleurs fanées des Alisiers. Il y avait dans cette position, rappelant tout à fait celle occupée par ma capture du 27 juin 1950, des cétoines, des élatérides, des cérambycides, etc... Animé par le souvenir de ma première prise, j'entrepris alors méthodiquement la visite de ces arbrisseaux et obtins mon second *Rhopalopus*, comme le premier, sur une de leurs fleurs desséchées. Enfin, je réitérai les jours suivants, et les Erables (*acer opalus* Mill., *acer campestre* L., mais surtout l'*opalus* qui est commun) me fournirent eux aussi de nombreux exemplaires. Pendant mon séjour, je pus recueillir ainsi 24 *Rhopalopus*.

Puis, dans des conditions analogues j'en repris 2 en 1953, les 3 et 8 juillet, 23 en 1954, toujours début juillet et 2 en 1955, également à la même époque.

A noter que ces résultats eussent été beaucoup plus importants si je m'étais consacré entièrement à ce genre de recherches.

En ce qui concerne la biologie, plusieurs choses sont à considérer, en particulier l'activité manifestée par le *Rhopalopus* aux heures chaudes et ensoleillées et qui font de lui un insecte parfaitement diurne. Sur les Erables où je l'ai observé en plein midi, il se tient vif et alerte, dressé sur ses pattes, antennes déployées, et il se laisse choir dès qu'il sent le danger pour se dissimuler rapidement parmi les débris végétaux au pied de l'arbre. De même, je l'ai surpris trottant allègrement à la base de leur tronc ainsi que sur leurs maîtresses branches. Enfin, je l'ai vu accouplé au grand jour sur une branche morte d'*Acer opalus* : il était 13 heures (H. S.).

Sa présence sur les fleurs d'Alisier n'est pas non plus totalement dépourvue d'intérêt. Qu'y fait-il ? En vérité, je n'ai pu l'observer confortablement que deux fois seulement dans cette position car, bien souvent, il faut l'atteindre au filet, à bout de bras. A cette époque, c'est-à-dire

fin juin, il n'est plus question, en réalité, de « fleurs d'Alisier » puisqu'il ne reste rien de celles-ci à l'exception de quelques pétales complètement desséchés. Mais le renflement de l'ovule annonce déjà le fruit et c'est ce qui semble intéresser l'Insecte. Une première fois, je l'ai vu promener ses palpes : il semblait le lécher. Une autre fois, il l'avait percé à l'aide de ses mandibules et paraissait en aspirer le contenu. Quand le vent souffle, il y reste accroché.

Certaines années, ces Alisiers constituent d'ailleurs un piège remarquable qu'il faut visiter à tout prix et qui peut procurer non seulement le *Rhopalopus insubricus,* mais aussi des espèces fort intéressantes. Voici, à titre indicatif, les Cérambycides que j'y ai trouvés : *Leptura Fontenayi* Muls., *Rhopalopus spinicornis* Abeille, *Purpuricenus budensis* Goeze, *P. Koehleri* L., *Xylotrechus arvicola* Ol., *Cerambyx Scopolii* Fuessl, *C. cerdo* L., *C. miles* Bon., auxquels je ne voudrais pas manquer d'ajouter, parmi les Cétonides, deux espèces assez inattendues : *Gnorimus octopunctatus* F. et *Osmoderma eremita* Scop. (1 ex.) !

C'est de la recherche facile, attrayante... et productive. Voici les limites approximatives du secteur que j'ai prospecté : au Nord, la ligne des crêtes (alt. moyenne 1.000 m.). Au Sud, en descendant parallèlement à cette ligne jusqu'à 900 m. d'altitude environ. A l'Est, le col de Saint-Pilon ; à l'Ouest, le Pas de Cabre. Mais le *Rhopalopus* existe certainement dans tout le massif : il serait intéressant de s'en assurer.

Ainsi que je le disais au début de cette note, et j'y reviens pour conclure, *Rhopalopus insubricus* dans son habitat provençal semble se comporter sensiblement de la même manière que dans les Hautes-Alpes où A. SIMON l'a observé. Le piégeage à l'aide de fruits abîmés, qui a donné de si bons résultats à notre collègue, est à tenter à la Sainte-Baume où il permettrait sans doute d'obtenir des renseignements propres à faire admettre plus généralement la prédilection des Insectes de ce genre pour les substances sucrées.

Nouvel exemple de brachélytrie chez les Carabes

par R. DUBOIS

Faisant suite à l'article de MM. C. PUISSÉGUR et J. THÉROND publié récemment dans « *L'Entomologiste* » (1), signalant l'existence

(1) *L'Entomologiste,* 1954, X, 2-3, p. 34.

dans leurs collections de deux exemplaires mâles de Carabes brachélytres : *Chrysocarabus splendens* Oliv., et *auronitens* Fabr., je puis donner un nouvel exemple de cette rare monstruosité.

Il s'agit cette fois d'un exemplaire d'*Archicarabus nemoralis* Illig., également de sexe mâle.



Archicarabus nemoralis Illig.
(Phot. J. Bienaimé)

Provenance : Ponthoux (Jura), route de Cuttura. Trouvé marchant sur la route dans une partie boisée.

Taille normale : 25 mm. — Dimensions des élytres : longueur 11 mm., 5 ; largeur 8 mm., contre respectivement 15 mm., 5 et 9 mm., 5 chez un mâle normal de même taille.

Les élytres s'écartent à 9 mm. de leur base en une déhiscence accentuée ; ils sont sensiblement symétriques.

Chez cet exemplaire, la sculpture élytrale a également été affectée ; elle est plus réduite et moins nette que chez les individus normaux. C'est ainsi que les fossettes des primaires sont plus espacées et moins profondes et que la série médiane est presque complètement effacée.

D'autre part, la convexité des élytres dans le sens de la longueur est irrégulière, la partie apicale étant déclive et fripée.

Pronotum et appendices normaux.

Comme on le voit, il s'agit ici d'un arrêt de développement des étuis en dimensions et sculpture. Les Carabes brachélytres doivent être en effet très rares dans la nature, car je n'en ai jamais rencontrés personnellement en trente-cinq ans de chasse.

L'exemplaire dont il s'agit ici a été capturé par mon fils aîné, en août 1954, à l'occasion d'un camp de vacances dans le Jura.

Quelques Wiedemannia de France nouveaux ou peu connus [Diptera Empididae]

par F. VAILLANT

Cette note fait suite à six autres concernant la répartition des *Empididae Atalantinae* en France et en Afrique du Nord. Ces Diptères, à l'état imaginal, ont tous le même type d'habitat ; ils recherchent leurs proies sur les rochers mouillés des torrents ou sur les parois rocheuses suintantes.

Ce ne sont pas seulement les exemplaires de mes récoltes qui font l'objet de cette étude, mais aussi ceux recueillis par M. R. Mirouse, Professeur au Lycée de Montpellier, et qu'il m'a aimablement envoyés.

Les types des espèces nouvelles décrites ici sont déposés au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Wiedmannia (Wiedemannia) Mirousei n. sp. (Fig. 1, A, B, C et D).

MALE : Face et joues gris bleu ; face échancrée jusqu'un peu en dessous du niveau du bord inférieur des yeux ; front brun ; occiput brun foncé dans sa partie médiane et gris verdâtre sur les côtés.

De chaque côté, 6 à 8 chètes postoculaires et de nombreux chètules.

Pronotum et mesonotum bruns ; épaules jaunâtres ; partie médiane et postérieure de la dépression préscutellaire gris verdâtre, ainsi qu'une partie de chaque triangle sutural ; pleures gris bleu ; la teinte brune du mesonotum déborde sous forme d'un très mince liséré sur les pleures ; scutellum brun, sauf dans sa partie médiane antérieure où il est gris bleu ; mésophragme gris bleu, avec deux taches latérales brunes. De chaque côté, 2 chètes pronotaux, 5 dorso-centraux avec 3 ou 4 chètules intercalaires ; acrosticaux bisériés s'étendant jusqu'au scutellum ; leur longueur est égale au 1/3 de celle des dorso-centraux ; 2 huméraux, 1 ou

2 présuturaux ; 2 chètes dans le triangle sutural ; nombreux chètules entre chaque rangée de dorsaux-centraux et la suture noto-pleurale correspondante ; scutellum avec 2 chètes marginaux, 7 à 9 chètules marginaux et de 15 à 20 chètules sur le disque. Hanches gris bleu, à pilosité jaune ; au delà, pattes brun noir, à pilosité et à chètosité noires ; fémur I : 2 chètes préapicaux antérieurs placés sur une ligne oblique

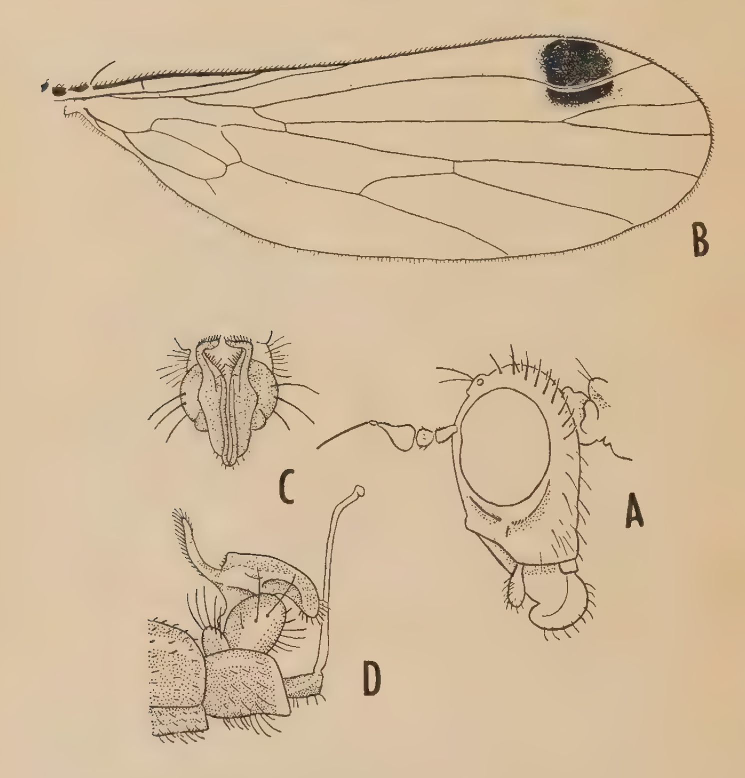


Fig. 1. — *W.* (*Wiedemannia*) *Mirousei* ♂ ; A : tête, profil ; B : aile ; C : épipyge, face dorsale ; D : épipyge, profil.

l'un par rapport à l'autre ; fémurs II et III : chètes préapicaux un peu plus longs que les autres ; tibia III : quelques chètes particulièrement développés sur le 1/3 distal. Aile : tache stigmatique subcirculaire et brun noir. Balancier brun jaune. Abdomen : tergites bruns, sauf sur les bords latéraux, où ils sont gris bleu.

Longueur : 4,3 à 4,8 mm.

FEMELLE : semblable au mâle. Toutefois, la tache costale de l'aile ne s'étend généralement, en dessous de la troisième nervure longitudinale, que sous forme d'une ombre brun clair.

M. R. Mirouse a capturé, sur des pierres dans l'Arac (Pyrénées

ariégeoises) et à 750 m d'altitude, 4 ♂ et 2 ♀ le 30-VII-1952 et 5 ♂ et 2 ♀ le 31-VIII-1953.

Wiedemannia (Roederella) ouedorum Vaillant.

Cette espèce n'était connue jusqu'ici que d'Algérie, où elle est très abondante entre 300 et 1.400 m d'altitude et du Grand Atlas marocain, où un seul exemplaire ♂ a été capturé vers 3.000 m d'altitude. M. R. Mirouse a recueilli dans l'Arac, à 750 m d'altitude, 1 ♂ et 3 ♀ de cette espèce ; ils ne semblent différer par aucun détail morphologique des exemplaires d'Afrique du Nord.

Wiedemannia (Philolutra) Bohemani (Zetterstedt). (Fig. II, D).

Cette espèce n'était connue que d'Europe centrale. J'ai capturé en France un exemplaire ♂ sur une pierre mouillée d'un petit ruisseau dans

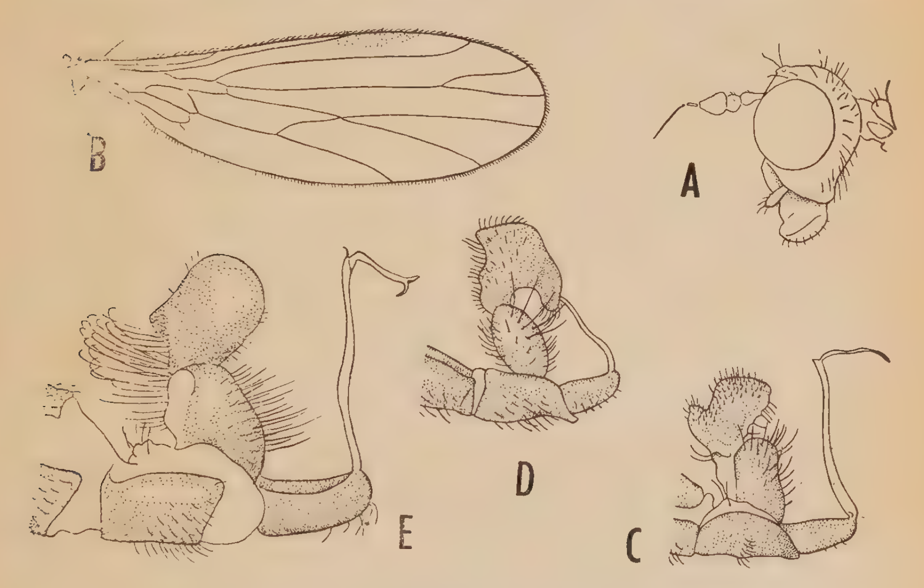


Fig. II. — A à C : *W. (Philolutra) queyrasiana* ♂ ; A : tête, profil ; B : aile ; C : épipyge, profil. — D : *W. (Philolutra) Bohemani* ♂, épipyge, profil. — E : *W. (Philolutra) hygrobia* ♂, épipyge, profil.

une forêt de hêtres près de Besse-en-Chandesse (Auvergne), à 1.030 m d'altitude, le 1-IX-1953 et un autre ♂ sur une pierre du torrent « Le Bruyant » (Alpes, Massif du Vercors), à 1.000 m d'altitude, le 10-IX-1950.

Wiedemannia (Philolutra) hygrobia (Loew). (Fig. II, E).

Cette espèce n'était connue que d'Europe centrale et méridionale ; elle n'avait jamais été signalée en France. Un mâle a été capturé par

M. R. Mirouse en août 1952 à Gavarnie, dans le gave de Pau (Hautes-Pyrénées). J'ai récolté 6 ♂ de cette espèce sur de gros blocs battus par les embruns dans un torrent du Queyras, l'aigues Agnel, près du village de Pierre-Grosse (Alpes du Briançonnais), à 1.900 m d'altitude, le 17-VIII-1954.

Wiedemannia (Philolutra) queyrasiana n. sp. (Fig. II, A, B, et C).

Face échancrée jusqu'un peu au-dessus du niveau du bord inférieur des yeux ; face argentée bleuâtre ; front et occiput brun verdâtre, avec une bande plus foncée en arrière du mamelon ocellaire ; face postérieure de la tête, en dessous du cou, gris bleu. Mesonotum brun foncé, à reflets purpurescents ; une bande purpurescente entre les acrosticaux et, de part et d'autre, une bande verdâtre claire ; scutellum et mésophragme gris foncé, sauf sur les côtés où ils sont brun clair ; la teinte du mésonotum déborde légèrement sur les pleurites, qui sont gris bleu ; de chaque côté, 1 chètule précédant 5 chètes dorsaux-centraux ; pas de chètules entre les dorso-centraux ; les acrosticaux, bisériés, ont pour longueur plus d'1/3 de celle des dorsaux-centraux, les rangées d'acrosticaux s'étendent, de chaque côté, de part et d'autre de la dépression préscutellaire ; de chaque côté, 1 huméral, 2 présuturaux et 2 chètes dans le triangle sutural ; en outre, plusieurs chètules épars entre chaque rangée de dorso-centraux et la suture noto-pleurale correspondante ; scutellum : 2 chètes marginaux et 2 à 4 chètules sur le disque. Pattes brun noir ; les hanches sont recouvertes, à leur base, d'un poudré gris bleu ; hanches à pilosité jaune ; au delà, pattes à pilosité et à chètosité noires ; fémur I : 1 chète préapical antérieur ; fémurs II et III : 2 chètes préapicaux particulièrement développés, l'un antéro-ventral, l'autre postéro-ventral ; tibia III : 5 à 7 chètes dorsaux particulièrement forts sur le 1/3 apical ; protarse II : 1 chète ventral particulièrement fort près de la base ; protarse III : 1 chète ventral et 1 chète postéro-ventral particulièrement forts près de la base. Aile : tache sigmatique à peine visible. Abdomen : tergites brun foncé ; sternites gris bleu.

Longueur : 3,1 à 3,3 mm.

FEMELLE : semblable au mâle.

J'ai capturé, le 19-VIII-1954, 4 ♂ et 6 ♀ de cette espèce sur des pierres éclaboussées dans un petit torrent, vers 2.100 m ; ce torrent descend du « Signal de Molines » au-dessus de Molines-en-Queyras (Alpes du Briançonnais).

Wiedemannia (Philolutra) Wachtli (Mik).

Cette espèce n'était connue jusqu'ici que d'Europe centrale. M. R.

Mirouse a capturé 1 ♂ de cette espèce dans l'Arac (Pyrénées ariégeoises).

Ayant réussi à réunir des exemplaires de six espèces appartenant au sous-genre *Philolutra*, il m'a paru utile de donner ici une clef des neuf espèces paléarctiques appartenant à ce sous-genre et actuellement connues ; cette clef est inspirée de celle de O. ENGEL :

1 (6) — Chaque rangée de chètes dorso-centraux comprend des chètules intermédiaires, dont la longueur est inférieure à la moitié de celle des dorso-centraux .... 2.

2 (5) — Des chètules ne sont présents, de chaque côté, qu'entre les trois premiers dorso-centraux .... 3.

3 (4) — Pas de chétules sur le scutellum entre les deux chètes marginaux, ni en arrière d'eux. Tache stigmatique de l'aile très pâle ....
P. azurea Vaillant.

4 (3) — Des chètules sur le scutellum entre les deux chètes marginaux et en arrière d'eux. Tache stigmatique de l'aile assez colorée dans sa partie centrale ....
P. Litardierei Vaillant.

5 (2) — Les chètules, entre les dorsaux-centraux, s'étendent jusqu'au bord postérieur du mesonotum ...
P. Wachtli (Mik).

6 (1) — Il n'y a pas de chètules entre les dorso-centraux, ou bien ces chètules sont de longueur égale ou supérieure à la moitié de celle des dorso-centraux .... 7.

7 (10) — Il y a des chètules entre le premier, le second et le troisième dorso-centraux de chaque côté, de sorte qu'en avant de la suture transverse, chaque rangée de dorso-centraux comprend 4 ou 5 chètes et chètules .... 8.

8 (9) Mesonotum gris verdâtre ; pronotum, épaules et dépression préscutellaire gris ....
P. fallaciosa (Loew).

9 (8) — Pronotum et tout le mesonotum brun olivâtre clair ; pleures gris-bleu ....
P. aquila (Loew).

10 (7) — Il n'y a pas de chétules entre les dorso-centraux 11.

11 (14) — Mesonotum de teinte uniforme, brun olivâtre . 12.

12 (13) — La tache stigmatique de l'aile s'étend sur les 2/3 de la largeur de la cellule radiale. Sur chaque lamelle externe de

l'épipyge, une touffe de longues soies claires, flexueuses et dirigées vers l'avant . . . .
P. hygrobia (Loew).

13 (12) — La tache stigmatique de l'aile s'étend sur la moitié de la largeur de la cellule radiale. Sur sa face interne, chaque lamelle externe de l'épipyge ne porte que de courtes soies . . . .
P. Bohemani (Zetterstedt).

14 (11) — Des bandes longitudinales se détachent, par leur teinte particulière, sur le reste du mesonotum . . . . 15.

15 (16) — Entre les rangées de doso-centraux, deux bandes nettement délimitées et, de part et d'autre, deux larges bandes noires . . . .
P. lagunae Becker.

16 (15) — Entre les acrosticaux, une bande purpurescente et, de part et d'autre, une bande verdâtre claire . . . .
P. queyrasiana n. sp.

Bibliographie

ENGEL (O.), 1938 à 1940. — *In* Lindner's « Die Fliegen der Palaearktischen Region », Bd IV, 4 - Stuttgart.

VAILLANT (F.), 1951. — Premières récoltes d'Empididae Atalantinae en Algérie. - *70e Congrès de l'A.F.A.S., Tunis*, fasc. IV, 3 p.

— 1951. — Un Empidide destructeur de Simulies. — *Bull. Soc. zool. Fr.* LXXVII, pp. 371-379.

— 1956. — Contribution à l'étude des Diptères Empididae du Grand Atlas marocain. I : Hemerodromiinae et Atalantinae. — *Bull. Soc. S. N. Maroc.*

Procédé de nettoyage des espèces épigées.

par A. HOFFMANN

Beaucoup d'espèces fouisseuses ou vivant sur le sol, sont enrobées d'un enduit terreux adhérant si fortement à leurs téguments, qu'il est à peu près impossible de les en débarrasser par des moyens ordinaires.

Cet encroûtement est parfois si parfaitement homogène, qu'il semble faire partie intégrante de l'animal. C'est le cas, notamment pour les *Rhytirrhinus*, *Gronops*, *Trachyphloeus*, *Cathormiocerus*, etc.

Il dénature leur aspect normal, masquant ou modifiant la sculpture ou la squamulation, lesquelles constituent leurs meilleurs caractères séparatifs. Cet inconvénient se rencontre, à de moindres degrés, bien que toujours gênants, chez d'autres Coléoptères : *Minyops*, *Brachycerus*, *Rhytidoderes*, *Cleonus*, divers Carabiques et Tenebrionides, Scarabaeides Coprophages, etc.

Aussi, croyons-nous utile de rappeler à ceux de nos collègues qui ne le connaissent pas, qu'il existe pour de tels cas, un procédé de nettoyage préconisé par PENECKE (*Col. Centralblatt* IV, 1929, p. 86), procédé que nous utilisons pour notre entière satisfaction et que nous ne saurions trop recommander (1).

L'opération s'effectue en quatre temps :

1°. - Plonger l'insecte dans l'eau pure (non calcaire) pendant 24 heures environ, l'en retirer et le laisser un tant soit peu égoutter sur du buvard.

2° - Le plonger (avant qu'il ne soit complètement séché) pendant 10 minutes, dans une solution composée par moitié d'acide chlorhydrique et d'eau distillée.

3° - Le plonger ensuite dans une solution saturée de bicarbonate de soude, pendant 15 minutes.

4° - Le laver et nettoyer avec de l'eau distillée, à l'aide d'un pinceau à poils souples, puis le sécher.

Nota. — S'il restait des traces d'enduit, replonger l'échantillon dans les mêmes bains, sans excéder un quart d'heure. Surtout ne pas gratter avec un instrument de bois ou de métal, ni même avec un pinceau trop dur, pour éviter la disparition de la vestiture sous-jacente. Ce nettoyage ne doit léser aucune partie fragile du revêtement naturel (poils, soies ou squamules).

---

(1) Nous devons nous-même, à la recommandation de notre collègue F. SOLARI, d'avoir expérimenté cette méthode dont il nous avait dit le plus grand bien.

Un voyage entomologique en Turquie

par Guy Colas

Grâce au Centre National de la Recherche Scientifique et au Muséum National d'Histoire Naturelle, j'ai pu, en mai et juin 1955, faire un voyage entomologique en Turquie.

J'avais pour objectifs : récolter des insectes et spécialement des Coléoptères, dans la chaîne du Taurus et dans la chaîne Pontique ; observer les conditions de milieu sur le terrain des espèces récoltées à des fins biogéographiques.

Les résultats scientifiques devant être publiés ultérieurement, j'ai pensé que les lecteurs de *l'Entomologiste* seraient intéressés par le récit de cette longue randonnée.

Paris, gare de Lyon, 17 mai, 21 heures, le train pour Marseille va partir, je rejoins mon compagnon de voyage Georges Pécoud qui s'est laissé tenté par la randonnée que je vais effectuer.

L'arrivée à Marseille est sans histoire. Embarquement vers 17 heures sur un élégant bateau turc, le « Samsun » (1) : coup de sirène et lentement nous quittons le grand port. En face du château d'If, je pense à mes lectures de jeunesse : Monte-Cristo, mais je pense aussi — déformation professionnelle — à l'*Orthomus barbarus* signalé dans cet îlot et jamais repris. Bientôt le crépuscule, et j'ai peine à deviner les montagnes toulonnaises où j'exerce, pendant mon congé, mes activités entomologiques.

La mer est « dure » et mon premier contact avec la salle à manger des troisièmes n'est pas heureux, je m'abstiens de dîner. Cela ne se renouvellera pas. Réveillé tôt, je fais le « tour du propriétaire » en visitant ce grand bateau tout blanc. Si ce n'était nos modestes budgets qui nous ont contraints à voyager en troisième classe, ce serait parfait. La cuisine du bord, exclusivement turque, surprend un peu nos estomacs mais avec un peu d'habitude tout s'arrange. Pas de vin, mais une excellente eau en bouteilles cachetées.

Le 19 mai, escale à Gênes. Une excellente collègue du Museo Civico di Storia naturale, prévenue, nous attend au quai. Toute la journée, elle aura la gentillesse d'abandonner ses études sur les Hyménoptères pour nous piloter dans sa belle ville et nous faire goûter aux

---

(1) Plusieurs bateaux turcs de la Compagnie Denizyollari portent des noms des villes de la Turquie. Samsun est un port important situé sur la Mer Noire.

spécialités italiennes. 22 heures ; le « Samsun » reprend la mer ; cap sur Naples, l'immense baie dominée par le Vésuve est inondée de soleil. Courte visite des parties basses de la ville, très animée. Il fait chaud, nous rentrons à bord après avoir fait quelques clichés. En route pour la Grèce. La traversée jusqu'aux côtes du Péloponèse est un régal pour les yeux. La Mer Egée est de couleur bleu tendre. Ce n'est pas encore l'Orient, mais on le sent là, tout proche, tant les couleurs y sont vives. Le Pirée, avec au loin les hauteurs d'Athènes. Les montagnes situées dans le lointain baignent dans une brume de chaleur. Elles paraissent, et elles le sont, bien arides déjà pour ce mois de mai. Nous avons six heures d'escale au Pirée. Nous décidons d'aller à l'Acropole. Pécoud, qui connaît bien ce pays, nous sert de guide. Du Pirée, 15 minutes de métro et 20 minutes à pied. Nous « étrennons » le soleil « grec » qui nous dispense largement ses rayons cuisants. Pourtant, nous sommes ravis du spectacle. Je ne puis décrire ici ce site si connu, mais je puis exprimer mon émerveillement devant l'ampleur des temples et la pureté de lignes de ces œuvres.

Cette fois nous partons du Pirée pour Istanboul. Les Dardanelles, la mer de Marmara et la grande ville turque est là, sous nos yeux admiratifs. Le soleil décline et ses rayons frisants éclairent maisons, minarets, mosquées de la Corne d'Or ; ce panorama nous laisse confondus par sa beauté et sa grandeur.

A Istanboul la vie est facile. Les hôtels y sont nombreux, plus chers dans la ville moderne ; dans le vieux Stamboul, ils sont abordables et propres. Près du pont de Galata, il y a un excellent restaurant : le Konyalilezzet.

Après quelques visites des monuments : mosquée bleue, Sainte-Sophie (musée), mosquée de Soliman le Magnifique, etc... ; nous nous renseignons pour aller en forêt de Béograd. Située à environ 30 kilomètres au nord d'Istanboul, en remontant le Bosphore, cette forêt nous attire. Nous savons que l'on y trouve des *Procerus*, les plus gros représentants parmi le genre Carabe. Nous voulions surtout voir les insectes dans leur milieu et essayer d'en expédier vivants à notre collègue Descarpentries pour le Vivarium du Jardin des Plantes. Nous réussissons à louer une voiture et un conducteur parlant français — double chance ! Après avoir longé le Bosphore, arrivée en forêt ; nous apercevons une maison de grand air... c'est tout simplement l'Ecole Nationale Forestière ! Nous obtenons un guide qui nous pilotera toute la journée. Hélas ! malgré les forestiers qui nous montreront ce que nous pensons être les meilleurs endroits pour notre Procère, malgré nos recherches acharnées sous les grosses pierres, sous les troncs d'arbres, dans les vieilles souches

décomposées, notre animal reste invisible. Pendant toutes ces recherches, nous récoltons bien quelques *Procrustes*, quelques autres Carabiques tels que *Nebria brevicollis* (!) *Pterostichus* du groupe *nigrita*, somme toute, des banalités... Nous sommes déçus. La forêt se révèle assez sèche, elle a pourtant un « bon aspect » entomologique : des gros hêtres, quelques chênes, des frênes, des peupliers, mais il n'a pas plu depuis des mois, ce qui explique peut-être notre échec. A la sortie, nous avons la chance de capturer quelques *Dorcadion*.

Abandonnant les charmes et la douceur de vivre à Istanboul, nous partons pour Ankara. Nous avons la chance d'être dans la voiture d'un aimable Belge qui, se rendant à Bagdad, veut bien nous prendre avec



Carte de Turquie. Itinéraire de la mission en pointillé

lui jusqu'à Adana. D'Istanboul à Ankara il y a plusieurs centaines de kilomètres sur des routes larges, mais assez poussiéreuses. Nous sommes guidés par un passager du « Samsun » — M. Nüzret Usgüren — qui se rend lui aussi à Ankara ; je le remercie vivement ici, ainsi que Debats, qui nous ont bien aidés pendant ce voyage.

Un court arrêt à Izmir pour déjeûner, photographier un nid de cigogne sur un arbre et... toute la journée sera utilisée pour aller vers la capitale. Autre arrêt à Bolu, dans un petit col (1.300 m.). Peuplement de hêtres et de rhododendrons. Une source, trois pierres soulevées et un superbe *Heterocarabus Marietti*, il sera le seul. Capture intéressante

quand même puisqu'au Muséum ceux que nous avons ont des localités bien vagues.

Ankara. Ville moderne sortie de terre par la volonté du Président Ataturk ; elle présente un côté curieux dans sa partie ancienne. Court séjour, autorisation de mission à l'Ambassade de France. Déjeuner chez M. Nüzret Usgüren et départ pour Neoschir.

Debats, à qui j'avais signalé les célèbres églises troglodytes de Gorème voulut les visiter, nous n'avions d'ailleurs que quelques kilomètres d'écart pour nous y rendre.

Nous quittons Ankara vers 14 heures. Cap sur Neoschir. Nous abordons l'Anatolie au sud de la capitale. Après deux heures de route, nous sommes bientôt dans la région des plateaux anatoliens situés entre 800 et 1.300 mètres. Arrêt sur un pont romain bien conservé sous lequel passe le Kisilimak, important fleuve qui roule des eaux limoneuses et coule dans des gorges profondément entaillées, des grès, je crois? Essai de recherches d'insectes sur les bords, échec. Nous repartons sur notre route grise et poussiéreuse. Quelques villages espacés. Les maisons, cubiques, faites de briques d'argile grise séchées au soleil, sont tristes et se confondent avec le sol. Elles s'écroulent de temps à autre, paraît-il, je veux bien le croire dans ce pays où il y a des températures allant de — 32° à + 45° et souvent des pluies violentes. Populations pauvres. Le bois étant rare, on voit devant les habitations des monceaux de galettes de bouses de vache séchées qui servent de combustible pour la cuisine et sans doute pour le chauffage. Les femmes sont voilées.

Au loin, des montagnes tabulaires, stériles, arides, de couleurs blanc sale ou ocre. Paysage hostile, mais grandiose.

De loin en loin, quelques oiseaux, grands rapaces qui sont peut-être des aigles. Des rolliers et une sorte de corbeau à plumage brun et blanc. Au bord de la route, des plantes apparemment banales : carlines, *Isatis*, Asphodèles, poussent sur un sol dur et poussiéreux. Pas d'insectes sur les fleurs. D'immenses troupeaux de moutons et de chèvres gardés par des molosses à poil long d'un blanc sale.

Après pas mal d'errements, nous entrons dans Neoschir fort tardivement ; las, nous nous couchons rapidement après un rendez-vous pris avec un aimable cicérone qui nous emmènera dans la plaine de Gorème.

Réveillé à 4 heures 30 ; mes compagnons dorment encore. Je déjeune de thé, de yoghourt et de confiture au miel. Puis je pars voir un peu la ville, qui est curieuse par sa mosquée ancienne, ses rues tortueuses et une belle statue d'Ibrahim Pacha.

Mes amis sont prêts ; nous nous dirigeons par une route, que dis-je, un chemin accidenté, plein d'imprévus, mais combien intéressant. Nous

sommes en vue d'un village perché ; les maisons modernes (!) sont des cubes blancs, il y a une pièce, une porte et une seule fenêtre, petite. D'autres habitations sont creusées à même la roche, elles ressemblent à des cavernes. Pas ou peu de cultures.

Gorème. Imaginez une sorte de plaine, au fond d'un ravin très large, peuplé de « pains de sucre » blanchâtres ou rosâtres, très pointus, hauts de dix, quinze mètres ou plus. La roche, très claire, est comparable à un aggloméré de sucre semoule ou de sel fin. Ces « pains de sucre » sont plus ou moins réguliers, ils affectent même des formes ahurissantes, souvent très proches les uns des autres ; beaucoup sont creusés d'ouvertures, soit au-dessus du sol soit au ras, et servent ou d'habitation ou de logis pour les troupeaux. Les géologues, qui ont étudié ces formations particulières, connues, mais en réduction, dans les Basses-Alpes, sous le nom de « Demoiselles coiffées », disent : « qu'il s'agit d'une forme d'érosion particulière due au ruissellement des eaux, à l'action du vent, du soleil et sans doute aussi aux brusques changements de températures : gel, chaleur par exemple ». Quoiqu'il en soit ces montagnettes friables n'ont pas échappé à l'observation des hommes, qui surent les utiliser pour s'abriter. L'Anatolie étant constamment en butte aux invasions ou aux querelles raciales, ils firent de ces abris de véritables forteresses contre l'homme ou les animaux, peut-être les deux. Ils y installèrent à partir du VIIe siècle leurs chapelles, leurs églises. Ils en firent leur habitat normal puisque l'on y voit des salles qui servaient à faire le vin, le pain, etc... La roche, facile à travailler, permettait de relier les unes aux autres les habitations par un système de tunnels compliqués qui permettaient sans doute de vivre à l'abri pendant un certain temps.

Lorsqu'on pénètre à l'intérieur de ces églises rupestres on est frappé de la fraîcheur des peintures qui ornent murs et plafonds. On y remarque des scènes bibliques absolument intactes. On y voit également voisiner, mais plus rarement, des peintures d'origine musulmane avec des fresques orthodoxes ou arméniennes. Il existe trois cent soixante cinq de ces églises rupestres disséminées dans de nombreux rochers.

Nombreux clichés noir et couleur. Nous allons maintenant vers le sud pour rejoindre Adana. Trombes de poussière s'élevant très haut dans le ciel. Un petit rongeur, la Citelle, traverse souvent notre piste.

Nigde ; nous sommes sur la grande route et au loin se dresse une importante chaîne de montagnes dont les hauts sommets sont couverts de neige... la chaîne du Taurus. Quelques « charognards » dévorent des carcasses de moutons, deux buffles sont enfoncés jusqu'au mufle

dans la vase. Des centaines de moutons qu'on est en train de tondre, c'est tout ce que nous verrons de Nigde.

Nous sommes en plein dans la chaîne. Nous admirons le versant nord. Les montagnes sont abruptes et couvertes de neige; les sommets dépassant 3.000 mètres, ont leurs flancs, hélas, privés de forêts; ce n'est certes pas là que nous pouvons aller prospecter.

Nous descendons, rapidement maintenant, la route par de nombreux lacets. Nous côtoyons les eaux claires d'un torrent. Des saules, des peupliers, quelques arbres. Vers le sud de la chaîne, nous admirons un village charmant, aux maisons construites mi-maçonnerie, mi-bois, très ombragé et plein de fraîcheur. Nous voyons aussi des montagnes sympathiques et apercevons quelques forêts : c'est Pozanti. Nous retenons ce nom, c'est là que nous remonterons pour prospecter la chaîne du Taurus. Mais il est tard et nous voudrions être à Adana ce soir.

La route se continue très sinueuse, une vraie route de montagne de chez nous, plus sauvage encore : des gorges profondes, des pentes abruptes, des torrents mugissants; nous sommes aux portes de la Cilicie. Puis, peu à peu, nous sortons de la grande chaîne qui s'abaisse insensiblement. Les cultures deviennent plus riches, les céréales sont mûres, on moissonne déjà. Des Eucalyptus, des Chênes, des Pins. Nous sentons aussi la chaleur augmenter.

Adana. Température de four, + 41°. La plaine d'Adana est cultivée en coton et n'a rien d'attirant pour un entomologiste. Nous n'y restons que juste le temps nécessaire pour obtenir des renseignements pour aller à Pozanti. Adieux à Debats qui file sur Bagdad. Le surlendemain, nous partons pour le Taurus, par un superbe autorail appelé « Train-motor ». C'est à Pozanti que nous descendons. Près du Kaimakam (Sous-Préfet) nous trouvons un accueil charmant et... un guide pour le lendemain. Nous voulons explorer le Boulghar-Dagh qui culmine vers 3.600 mètres. Entre temps, nous explorons les environs de Pozanti où nous récoltons des floricoles : *Amphicoma*, *Phytoecia*, *Conizonia*, *Agapanthia*, *Chrysomela*, etc... ; très peu de Carabiques dans cette région qui est sèche. Une grande Cantharide, de près de 30 mm, nous donne des émotions... vésicantes, car elle provoque chez mon ami une violente irritation de la peau.

(à suivre)

Note de tératologie.

par A. THERY

Depuis peu de temps seulement je m'intéresse à la tératologie. Une année de chasse m'a cependant permis de récolter quelques exemplaires qui, sans être extraordinaires, présentent des anomalies curieuses.

1. DYSPLASIES ANTENNAIRES

Les antennes sont chiffonnées et difformes. Chez un *Purpuricenus budensis* G., l'antenne gauche est réduite de moitié. *Aromia moschata* L. associe à la dysplasie une symphysocérie des articles 8 et 9.

2. ANOMALIES ÉLYTRALES

Dans les dysplasies, les élytres peuvent être à peine ridés, chiffonnés, ou disparaître en grande partie (*Chrysomela menthastri* Suf.). L'apex peut être déhiscent, sans dysplasie;

Un *Ergates faber* est hémi-brachélytre. Par contre, dans un lot de 120 *Agonum dorsalis* Pont., deux individus sont brachélytres symétriques, le premier au 1/5 et le second au 2/3. L'élevage, difficile, n'a pas été fructueux. Raynaud avait déjà montré que la brachélytrie était héréditaire chez *Carabus auratus* L.

Un *Geotrupes stercorarius* (fig. 1) appartient à la série des Géotrupes anormaux et cumule plusieurs anomalies. En effet, on note successivement :

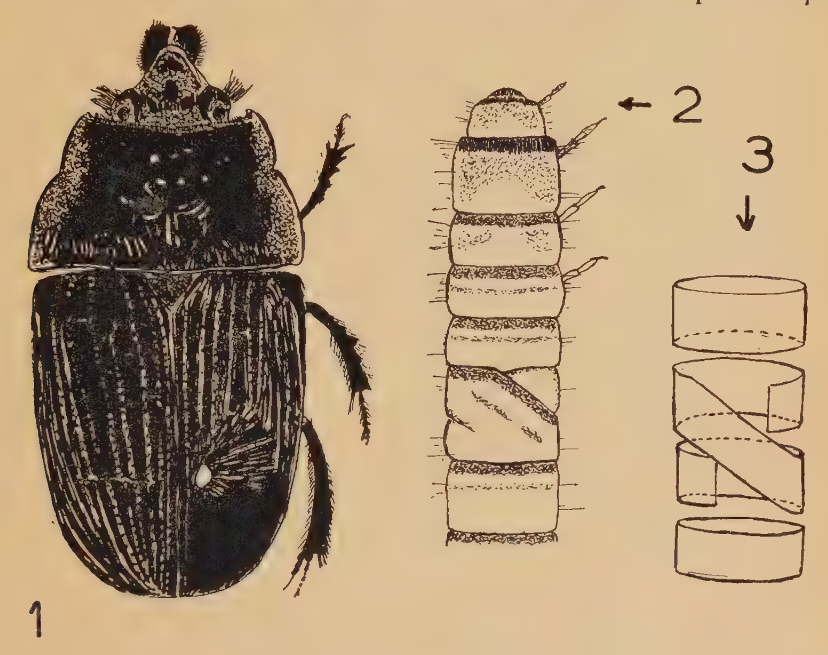
— Une déformation marginale symétrique du pronotum. L'échancrure est légère, ses bords sont ridés et ponctués.

— Une dysplasie générale, légère sur les anneaux abdominaux, forte sur le pronotum, qui est bosselé, sauf sur les régions discales.

— Une atrophie de l'écusson; celui-ci est peu marqué, enfoncé. Il diffère nettement de l'écusson normal.

— Une trématélytrie droite. En effet, après la première strie, s'ouvre une perforation de toute l'épaisseur de l'élytre. Les abords immédiats présentent un manque de coloration, et sont restés rougeâtres. Des plis radiés partent vers le bord externe. L'élytre gauche est normal.

Ce cas se rapproche fortement du *Geotrupes*, signalé par M. BALAZUC (p. 131), qui présente les mêmes anomalies à un état plus marqué.



L'apex des élytres est de plus déhiscent mais il n'y a pas de trématélytrie.

Les dysplasies sont très communes et souvent associées à d'autres déformations. L'association chez les Géotrupes est remarquable.

3. HÉLICOMÉRIE MONOCYCLIQUE LÉVOGYRE DORSALE

En examinant une cinquantaine de larves de *Tenebrio molitor*, achetées au Marché aux Oiseaux, je découvre une larve hélicomère. La proportion est à peu près de 1/2.000 ; c'est dire la chance que j'ai eue en la trouvant. L'anomalie est typique et reconnaissable à ce que « sur une face, tergale ou ventrale, un certain nombre d'hémi-sclérites d'un côté sont fusionnés avec l'hémisclérite qui suit son correspondant normal de l'autre côté ».

Le dessin 2 et le schéma 3 rendent compte de l'aspect si particulier d'une telle larve.

4. SCHISTOMÉLIE BINAIRE CHEZ *Polyphylla fullo*

Cette schistomélie est localisée à la patte abdominale gauche. Celle-ci a un fémur réduit (4,7 au lieu de 9 mm), ainsi que le tibia (1,5 au lieu de 8 mm.), qui est doublé d'un moignon, sur lequel s'implante une

ébauche informe. Les deux épines du tibia sont visibles, ce qui indique la schistomélie.

Ces quelques exemples montrent toute la richesse d'un problème si particulier, dont la fécondité n'a pas fini de nous étonner, et qui pose au chercheur des questions passionnantes.

Lieu de récolte des insectes :
Polyphylla fullo. Les Angles-Avignon. 15-VII-54.
Geotrupes stercorarius L. Lezennes-Lille. 2-IX-54.
Agonum dorsalis Pont. Fretin-Lille. 15-VIII-1954.

BIBLIOGRAPHIE : BALAZUC, La tératologie des Coléoptères. *Mém. Mus. Hist. Nat.*, T. XXV.

Notes d'Aranéologie marocaine. V. Araignées recueillies au Maroc par M. J. Théodoridès

par Jacques DENIS

Qu'il s'agisse de leur inventaire ou de leur distribution géographique, les Araignées marocaines sont si mal connues que les moindres renseignements rassemblés à leur sujet présentent toujours un grand intérêt. L'étude de collections importantes réunies par des naturalistes résidant au Maroc, comme mon zélé correspondant M. J. Gattefossé, représente un travail considérable qui ne permettrait guère d'établir dès à présent une faune valable, car chaque apport de matériaux nouveaux aboutirait à d'incessants remaniements ; le caractère tout provisoire d'une telle étude s'oppose à une rédaction immédiate et définitive, il ne s'accommode encore que d'un classement sur fiches. Aussi ai-je pris le parti de publier successivement les résultats obtenus par des chasseurs plus occasionnels ayant réuni des collections moins étendues, souvent très réduites, plus localisées dans le temps et dans l'espace, quitte à faire à leur propos les remarques qui peuvent découler des données inédites en ma possession.

Cette note répond à ce programme en donnant la liste de quelques Araignées recueillies, de manière assez sporadique semble-t-il, par M. J. Théodoridès dans le Maroc méridional, à une exception près. L'une d'elles est nouvelle pour le Maroc.

XII, 1, 1956.

1. **Dysdera crocolita** E. S.

Entre Mazagan et Oualidia, 1 ♀, 4-IV-1952. Détermination très probablement correcte ; cependant la chétotaxie apparaît instable, comme il est d'ailleurs fréquent dans le genre : les deux tibias IV sont bien armés de 1-2 épines infères, mais, si le tibia droit présente 2 épines latérales de chaque côté, il n'existe sur le tibia gauche qu'une seule épine de chaque côté vers le milieu de l'article.

Décrite d'Algérie, l'espèce a été indiquée des environs de Marakech par DI CAPORIACCO (1932), c'était jusqu'à présent la seule localité marocaine.

2. **Cheiracanthium striolatum** E. S.

Entre Mazagan et Oualidia, 1 ♀ avec son cocon contenant des jeunes éclos, 4-IV-1952. Le septum de l'épigyne de cet individu est relativement large.

3. **Thomisus onustus** (Walck.).

1 km du col de Tizi n'Test, 1 ♀, 7-IV-1952. Espèce qui semble commune au Maroc.

4. **Evophrys vafra** (Blackw.).

Environs de Kasba Tadla, 1 ♀, 11-IV-1952. Espèce nouvelle pour le Maroc où sa présence n'a rien pour surprendre ; elle est en effet connue des Iles de l'Atlantique et de la région méditerranéenne.

5. **Palpimanus** sp. (**gibbulus** Dufour ?).

Environs d'Asni, 1 ♀, 7-IV-1952 ; également un jeune d'Ijoukak.

On connaît aussi *P. maroccanus* Kulcz., de Mogador. Les mâles sont très voisins, mais aucun caractère n'a encore été trouvé pour distinguer les femelles.

6. **Enoplognatha diversa** (Blackw.).

Entre Tamanar et Agadir, 3 ♀, 6-IV-1952. J'ai reçu cette espèce par M. Gattefossé de : Aïn Sebâa, 1 ♀, 31-III-1951 ; 2 ♀, 10 au 25-IV-1951 ; 3 ♀, 2-III-1952 ; Sidi Abderhaman, 3 ♀, 25-II-1951 ; et Marrakech, versant sud des Djebilet, 2 ♂, 2 ♀, 1 ♀ subad., 13-III-1951.

7. **Lithyphantes paykullianus** (Walck.).

Entre Mazagan et Oualidia, 1 ♀, 4-IV-1952. Je l'ai reçu par M. Gattefossé de La Cascade, 2 ♀, 22-III-1951 ; 1 ♀, 1 ♀, subad., 25-III-1951 ; Aïn Sebâa, 1 ♀, 1 ♀ subad., 1-XII-1951.

8. **Erigone vagans spinosa** (O. P. Cambr.).

Oued Tessaout, près Khelbab, 2 ♀, 10-IV-1952.

Un mâle subadulte d'Erigonide capturé sur les bords de l'Oued Sous (6-IV-1952) appartient sans aucun doute à une autre espèce.

9. **Metargiope Bruennichi** (Scop.).

Forêt de la Marmara, 1 ♀, 2-IV-1952. Cette espèce ne paraît pas très commune au Maroc, car, malgré sa grande taille et son mode de vie qui ne lui permettent pas de passer inaperçue, elle n'a été citée que de Tanger et de Casablanca ; je l'ai reçue par M. Gattefossé d'Aïn Sferdjla, 3 ♀, 1 juv., 29-VIII-1951 ; 1 ♀, 1 juv., 31-VIII-1951 ; de Boulhaut, 2 ♀, 1 juv., 10-VIII-1952, et d'Ouled Teïma (Sous), 1 juv., 21-II-1954.

10. **Textrix crassivulva** Denis.

Entre Tamanar et Agadir, 1 ♀, 8-IV-1952. Espèce récemment décrite de l'Arghbalou de l'Orika dans le Haut-Atlas.

11. **Hogna radiata** (Latr.) (?).

Entre Mazagan et Oualidia, 1 juv., 4-IV-1952 ; entre Tamanar et Agadir, 1 juv., 8-IV-1952. Bien qu'il s'agisse de jeunes, cette détermination semble très probable, car les caractères de ces individus ne s'accordent pas avec ceux des autres grosses Lycoses connues du Maroc.

L'illustration de la couverture représente le rare Hépialide alpin *Korscheltellus carna* Esper. (dessin de Mlle G. Boca).

Parmi les Livres

Ad. HOFFMANN. *Coléoptères Curculionides* (deuxième partie) *in* Faune de France, 59, éd. P. Lechevalier, 12, r. de Tournon (Paris VIe). 438 figures.

Les coléoptéristes attendaient depuis 1950 la suite de l'énorme travail auquel notre collègue a consacré sa vie. Les circonstances permettent d'espérer que la 3e et dernière partie verra le jour plus rapidement. L'auteur est prêt ; mais l'éditeur ne fait pas toujours ce qu'il veut...

Cette deuxième partie comporte la fin des *Cleoninae* dont une grosse part avait été traitée dans le premier volume, les *Curculioninae*, et le début des *Calandrinae*, imposante sous-famille à laquelle ne suffisent pas les quelques 528 pages qui lui sont ici consacrées, et qui ne sera complète qu'avec la 3e partie.

Pour mémoire, je rappellerai que les Bruchides et les Anthribides avaient fait l'objet du tome 44 de la Faune de France puisque leurs caractères larvaires les éloignent des Curculionides vrais.

L'importance des renseignements éthologiques n'est plus à mettre en évidence. L'auteur, dès le premier tome y a consacré toute son attention ; au point d'écarter tout ce qui manquait de précision. Et comme la synonymie a été scrupuleusement révisée, nous avons entre les mains un instrument de travail absolument au point. L'illustration en est abondante et exacte. Quant à la qualification d'Adolphe HOFFMANN en ce qui concerne l'organisation systématique d'un tel travail, il n'est personne qui songe à la lui disputer. Sa minutie et son objectivité en sont le témoignage.

P. BOURGIN.

Comité d'Etudes pour la Faune de France

Les entomologistes, dont les noms suivent, ont bien voulu accepter d'étudier les matériaux indéterminés des abonnés à « L'Entomologiste ». Il est bien évident qu'il s'agit là d'un très grand service qui ne peut pas prendre le caractère d'une obligation. Nos abonnés devront donc s'entendre directement avec les spécialistes avant de leur faire des envois ; mais nous ne pouvons pas ne pas insister sur la nécessité qu'il y a à n'envoyer que des exemplaires *bien préparés*, et munis *d'étiquettes de provenance exacte*, cet acte de politesse élémentaire allègera la tâche des spécialistes. D'autre part, l'usage veut que les spécialistes consultés puissent conserver pour leur collection des doubles des Insectes communiqués.

Carabides : G. COLAS, 45 bis, rue de Buffon, Paris (Ve). — M. DEWAILLY, 94, avenue de Suffren, Paris (XVe). — G. PÉCOUD, 17, rue de Jussieu, Paris (Ve).

Cicindélides : Dr E. RIVALIER, 26, rue Alexandre-Guilmant, Meudon (S.-et-O.).

Staphylinides : J. JARRIGE, 1, place de l'Eglise, Vitry-sur-Seine (Seine).

Dytiscides, Haliplides et Gyrinides : Dr GUIGNOT, 23, rue des Trois-Faucons, Avignon. — C. LEGROS, 119, avenue de Choisy, Paris (XIIIe).

Hydrophilides : C. LEGROS.

Psélaphides, Clavicornes : A. MÉQUIGNON, 53, avenue de Breteuil, Paris (VIIe).

G. Cryptophagus : R. COMON, Instituteur honoraire, Héry (Yonne).

Catopides : Dr H. HENROT, 5, rue Ancelle, Neuilly-sur-Seine (Seine).

Histérides : E. DE ST-ALBIN, 23, boulevard Latour-Maubourg, Paris. — J. THÉROND, 41, rue Séguier, Nîmes (Gard).

Elatérides : A. IABLOKOFF, 17, rue René-Quinton, Fontainebleau (S.-et-M.).

Buprestides : L. SCHAFER, Charbonnières (Rhône).

Scarabéides Coprophages : R. PAULIAN, 45 bis, rue de Buffon, Paris (Ve). — H. NICOLLE, à St-Blaise, par Montiéramey (Aube).

Scarabéides Mélolonthides : Ph. DEWAILLY, 94, avenue de Suffren, Paris (XVe).

Scarabéides Cétonides : P. BOURGIN, 59, rue de Vouillé, Paris (XVe).

Malacodermes, Hétéromères : M. PIC, Les Guerreaux, par St-Aignan (Saône-et-Loire).

Chrysomélides : R. FONGOND, 16, rue Larrey, Paris (Ve).

Curculionides . A. HOFFMANN, 15, av. du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, Boulogne-sur-Seine, — G. RUTER, 2, rue Emile-Blémont, Paris (XVIIIe).

Bruchides, Scolytides : A. HOFFMANN.

Scolytides : A. BALACHOWSKY, Institut Pasteur, 25, rue du Dr Roux, Paris (XVe). Voir *Cochenilles*.

Larves de Coléoptères aquatiques : H. BERTRAND, 6, rue du Guignier, Paris (XXe).

Macrolépidoptère : J. BOURGOGNE, 45 bis, rue de Buffon, Paris (Ve).

Macrolépidoptères Satyrides : G. VARIN, 4, avenue de Joinville, Joinville-le-Pont (Seine).

Géométrides : C. HERBULOT, 31, avenue d'Eylau, Paris (XVIe).

Aberrations de Rhopalocères du Nord-Est de la France : M. CARUEL, Villiers-Allerand (Marne).

Zygènes : L. G. LE CHARLES, 22, avenue d'Eylau, Paris (Ve).

Orthoptères : L. CHOPARD, 45 bis, rue de Buffon, Paris (Ve).

Hyménoptères : Ch. GRANGER, 26, rue Vineuse, Paris. — L. BERLAND, 45 bis, rue de Buffon, Paris (Ve).

Plécoptères : J. AUBERT, Conservateur au Musée zoologique de Lausanne, Suisse.

Odonates : R. PAULIAN, 45 bis, rue de Buffon, Paris (Ve).

Psoques : BADONNEL, 4, rue Ernest-Lavisse, Paris (XIIe).

Diptères Brachycères : A. BAYARD, 3, Square Albin-Cachot, Paris (XIIIe).